

1

1915-1918

Enfant, Trudi Montag croyait que chaque être humain savait ce qui se passait dans la tête des autres. C'était avant qu'elle comprenne en quoi sa différence faisait sa force. Et son angoisse. En quoi, aussi, c'était un péché que de pester contre un Dieu impuissant. Mais avant cela, pendant de longues années, elle avait prié pour pouvoir grandir.

Tous les soirs, elle s'endormait en priant pour que, pendant son sommeil, son corps s'allonge et grandisse jusqu'à égaler en taille celui des autres filles de Burgdorf. Pas forcément la taille des plus grandes, comme Eva Rosen, qui allait devenir, un temps, sa meilleure amie à l'école ; non, simplement un corps avec des jambes et des bras normaux, ainsi qu'une petite tête bien proportionnée. Pour plaider sa cause auprès de Dieu, Trudi se suspendait au linteau des portes avec les doigts, jusqu'à ce que ceux-ci s'engourdissent, persuadée qu'elle était de sentir ses os s'allonger ; bien des soirs, elle enroulait sur sa tête deux foulards en soie appartenant à sa mère – l'un autour du front, l'autre noué sous le menton – pour empêcher sa tête de grossir.

Dieu sait combien elle priait... Et chaque matin, constatant que ses bras étaient encore courts et que ses jambes n'atteignaient toujours pas le sol quand elle s'asseyait au bord du lit,

Trudi se disait qu'elle n'avait pas assez prié, ou bien que le moment n'était pas encore venu. Alors elle continuait de prier, d'espérer et de croire que, à condition d'être patiente, toutes les prières finissent par être exaucées.

Patience et obéissance, notions presque inséparables, et dont l'apprentissage commençait dès les tout premiers pas : on apprenait à obéir à ses parents et aux autres adultes, puis à son église, à ses maîtres d'école, à son gouvernement. Les actes de désobéissance étaient punis, sévèrement, promptement : un coup de règle sur les phalanges, trois rosaires à réciter et l'enfermement jusqu'à nouvel ordre.

Une fois adulte, Trudi mépriserait les imbéciles qui passaient leur temps à attendre à genoux dans les églises. Mais, petite fille, elle allait à la messe tous les dimanches et chantait dans la chorale. Les jours de semaine, en revenant de l'école, elle faisait parfois un petit détour par l'église Saint-Martin, trouvant un vrai réconfort dans l'odeur sainte de l'encens et murmurant ses prières aux saints de plâtre qui jalonnaient chaque côté de la nef : près du confessionnal, saint Pierre, le sourcil perpétuellement levé, comme pour montrer qu'il avait entendu tous les péchés des habitants de Burgdorf murmurés à l'oreille des générations successives de prêtres blasés ; sainte Agnès, avec ses yeux tristes tournés vers le ciel et ses doigts accrochés à sa poitrine, pour se protéger des nouvelles et innombrables attaques dont sa pureté faisait l'objet ; et saint Étienne, un tas de cailloux couleur chocolat masquant ses pieds – à l'exception d'un orteil plâtreux –, ses bras en sang écartés comme pour implorer ses ennemis de lui jeter des pierres toujours plus grosses, donc de lui assurer le salut éternel.

Trudi les supplia tous, et son corps grandit. Mais, comme si ses prières s'étaient soudain transformées en une farce sinistre, son corps ne poussa pas vers le haut, tel qu'elle l'avait espéré sans jamais le préciser clairement, mais en largeur, jusqu'à lui donner des bras aussi épais que ceux de M. Immers, le boucher, et une mâchoire aussi puissante que celle de Mme Weiler, la femme qui tenait l'épicerie d'à côté.

Trudi avait déjà compris que prier pour une chose ne la

faisait pas arriver pour autant, que ce n'était qu'une prière, et que Dieu-le-magicien n'existait pas, qu'elle ne grandirait plus jamais, qu'il lui faudrait affronter toute seule les malheurs de la vie, jusqu'à son dernier souffle. Tout cela, elle le comprit avec une clarté qui la glaça jusqu'à la moelle en ce dimanche d'avril 1929, dans la grange des Braunmeier, lorsque le cercle des garçons se referma autour d'elle – ces garçons qui lui écartèrent les jambes et l'âme jusqu'à ce qu'elle ait l'impression que la morve qui couvrait son visage lui resterait tout le temps, figeant sa chair comme du blanc d'œuf séché – et qu'elle se vit à la fois très vieille femme et nourrisson, comme si le passé et l'avenir se tenaient aux deux extrémités d'un élastique tendu qu'on aurait relâché un bref instant, sa vie entière – chaque seconde qu'elle avait vécue et qu'elle vivrait – s'enroulant sur elle-même et venant se montrer dans cette grange, à cet instant précis. Elle sut qu'elle aurait ce genre de visions encore à de nombreuses reprises : elle se vit en train d'extraire sa mère de sa tanière sous la maison, de défoncer un pan du mur de pierre dans la cave et de creuser un tunnel secret vers la maison des Blau, de caresser des deux mains le dos de son amant et de sentir l'ovale délicat de ses poils dans le bas de son dos, tandis que le ciel nocturne tourbillonnait autour d'eux, de reculer devant les flammes qui jaillissaient des fenêtres brisées de la synagogue et qui arrosaient l'école et le Theresienheim d'étincelles de la même couleur que l'étoile de David en tissu que son amie Eva Rosen devrait un jour porter sur son manteau.

Après la naissance de Trudi Montag, sa mère refusa de la toucher pendant de longs mois. Grâce à des bribes d'on-dit, la petite fille comprendrait plus tard que sa mère avait jeté un coup d'œil sur elle et couvert son visage, comme pour dissiper l'image de cette enfant aux membres courts et à la tête un peu trop grosse. La question qu'avait posée Mme Weiler, plongeant son regard dans le landau en osier, n'avait pas arrangé les choses : « Est-ce que cette enfant a de l'eau dans la tête ? »